

Jeux de mots

La création verbale obéit à tant de lois qu'elle paraît, à notre ignorance, arbitraire et infinie, alors que la logique la sous-tend presque toujours (c'est souvent quand on ne trouve pas la source du mot qu'on décrète qu'il a été créé sans raison et qu'on allègue, étourdiment, l'arbitraire du signe...).

On a souvent créé des mots en jouant avec les voyelles. Ainsi à partir du mot *mec*, personnage masculin, souvent employé avec un article et un complément du nom au féminin (Untel est *le mec d'Unetelle*) au sens de petit ami, fiancé (euphémisme souvent pour désigner un compagnon permanent mais non marié), dans les campagnes (dans le centre de la France, notamment en Corrèze), on a employé *mac*, qui n'est pas, alors, comme en ville, la forme apocopée de *maquereau* (souteneur, protecteur, *julot mie-de-pain*), mais simplement le petit ami ; c'est si vrai que d'une fille ou femme nantie d'un tel ami on dit qu'elle est *maquée* (si on fait dériver de *mac*, on doit jouer de la proximité heureuse de *maquereau* pour garder la gutturale dans le verbe dérivé), sans aucune allusion à la prostitution.

On peut aussi, dans le domaine de la création, jouer avec les syllabes à intervertir, bref à user de verlan ou de contrepèterie : un bel exemple de verlan est le vieux mot *jobard*, qui n'est plus guère employé, devenu dans la langue familière et sans grand changement de sens, *barjot* (je ne sais l'orthographe juste, en tout cas on n'écrit pas **barjod* mais on trouve **barjo* : le -d- ne se prononce pas dans *jobard*, sinon au féminin, mais *barjo(t)* en tout cas est épïcène). Pour *voler*, *dérober* quelque chose, on emploie familièrement, le verbe métaphorique *faucher* et sur celui-ci on a créé, formé par simple contrepèterie (aussi simple que la contrepèterie dite, avec condescendance, belge : *beau et chaud*) *chauffer* qui a le même sens (et n'a rien à voir avec le verbe dérivé de *chaud*).

Curieusement, alors que *jobard* est à la base de dérivés (*jobardise*, *jobarderie* sont parfois employés, *jobarder* signifie *duper*, *tromper*, cf. aussi au XIII^{ème} siècle *enjobarder*, même sens), *barjot* n'a pas jusqu'à présent été fécond et reste isolé. Le *Trésor de la langue française* connaît le mot *jobard* (parfois *jobbard*), apparu en français dès le début du XIX^{ème} siècle (mais *joubard* est attesté en moyen français, vers la fin du XVI^{ème} siècle). Le mot, signifiant « niais, sot, crédule » n'est plus courant depuis les premières années du XX^{ème} siècle, Proust est apparemment le dernier écrivain à l'écrire. L'étymologie du mot n'est pas sûrement attestée. Le *Bloch-Wartburg* le fait venir « du nom du personnage biblique *Job*, qui a occupé l'imagination du peuple surtout par les railleries qu'il a eu à subir de la part de ses amis et les reproches que lui adressait sa femme ». *Jobard* viendrait de *job* avec suffixe *-ard*, à sens dépréciatif. Pierre Guiraud (*Dictionnaire des étymologies obscures*, Paris, 1982, s.v.) pense que le verbe *jober* (peu attesté) est une variante de *gober* ; l'anglais a *to job* « piquer du bec » et le *j* est en français le correspondant de *g-* impossible à palatiser devant vélaire (cf. en onomastique *Jobert* doublet de *Gaubert*). Selon Guiraud, « le *jobard* est donc un *gobeur* qu'on « gave (en lui faisant tout avaler) ». Quant à *barjot* (indiqué dans le *Wiktionnaire*, en ligne, comme mot créé en verlan), le sens est un peu différent de *jobard* : il signifie, je crois, « marginal, bizarre, hors-norme », certains glosent aussi « farfelu, timbré, fou, foldingue » et il est absent du *TLF* ; remarquons en outre qu'il est isolé, sans dérivé. Il existe un doublet abrégé, *barge*. Dans le *Wiktionnaire*, déjà cité, on dit que l'origine de l'usage de *barjot* serait peut-être liée à l'amiral du même nom, qui a commandé l'expédition française de Suez en 1956 : il nous semble que c'est une assertion ...farfelue.

M. Casevitz

